

JEAN BARLATIER

A propos du Cinquantenaire de la "MIREILLE" de CH. GOUNOD

PRÉFACE

Je n'ai pas la prétention d'ajouter quoi que ce soit à l'intéressante et substantielle étude que publie M. Jean Barlatier sur la Mireille de Gounod à l'occasion du cinquantenaire qui vient d'être célébré à Saint-Rémy. D'ailleurs, cela serait difficile, car ce qu'il y avait d'essentiel à dire sur cette œuvre, du moins ce qu'un bon Provençal peut en penser, l'auteur l'a très exactement précisé. Je me bornerai donc, à consigner ici quelques impressions personnelles ressenties en pays d'Arles, comptant que, dans son indulgence, le lecteur voudra bien les accepter en guise de préface.

Les fêtes qui eurent lieu, à Saint-Rémy les 6 et 7 septembre nous ont rappelé par bien des points un autre cinquantenaire que nous fêtions en 1909 en Arles. Il s'agissait alors du cinquantième anniversaire de la vraie *Mirèio*, avec lequel on fit coïncider l'inauguration de la statue de Mistral. De tous côtés, des gens étaient venus. Ce fut un engouement extraordinaire pour les choses de Provence que beaucoup semblaient découvrir ce jour-là. Des dames de Paris et d'ailleurs, mais certainement pas de chez nous, trouvèrent original et peut-être aussi crurent nous faire honneur, en adoptant le costume des nobles filles d'Arles. A vrai dire, il était curieux de les voir embarrassées, gauches et maladroitement sous ces vêtements qu'elles ne savaient pas porter, faire des grâces, minauder entre elles, rester étrangères malgré toute leur bonne volonté et ne paraissant préoccupées que de se rendre au bal Mireille, seul endroit où elles purent retrouver quelque aplomb, car il ne s'agissait là que de sauter, de se trémousser, de se montrer légères, toutes choses qui étaient parfaitement dans leur caractère.

Et je me souviens que pour fuir cet envahissement de Mireilles, de pacotilles et de gardians de bazars à treize, nous nous étions réfugiés aux Alyscamps où, du moins, nous espérions trouver la paix. Alors que le mistral, soufflant avec violence sur Arles, couvrait la ville de poussière, arrachait les guirlandes, éteignait les lampions et mettait en pièces les décors dressés dans les Arènes pour la représentation du lendemain, un calme majestueux régnait dans l'allée des lambeaux. Nous n'étions que quelques-uns qui marchions silencieusement entre les hauts peupliers. Le souvenir du spectacle auquel nous avions assisté dans la journée, nous absorbait. Nous avions vu le Maître en face de sa statue, opposer un front serein au feu roulant des discours, supporter sans broncher l'énervante tiédeur de cette éloquence où il était constamment question de son génie, sourire d'un sourire mystérieux à toute cette vaseline officielle que pendant les heures que dura la cérémonie d'inauguration, on lui avait impitoyablement versée sur la tête. Nous nous entretenions de ce calme admirable qui n'avait été troublé qu'au moment où M. Jules Charles-Roux annonça le nouveau grade dans la Légion d'honneur. A ce moment Mistral sentit toute son impassibilité l'abandonner. Comme un enfant qui ne veut pas qu'on le voie pleurer, il cache sa belle face dans son grand chapeau et tout son corps fut secoué d'un long sanglot. Et à nous qui, profondément émus, le regardions, il nous apparut comme un grand chêne que la tempête ébranle.

Puis, comme il fallait répondre à tous ces discours, le poète s'était levé. Alors une véritable angoisse pesa sur nous.

- Que va-t-il dire? nous demandions-nous.

Que peut dire, en effet, un homme le jour de l'inauguration de sa statue? Mais lui le savait. Le poète s'était levé; à grandes enjambées il gagnait la tribune, et quand il fut là haut, dominant toute la foule qui attendait anxieuse, il leva ses deux bras et commença d'une voix forte l'invocation de *Mirèio*.... Et ce fut à nous de pleurer.

Car une émotion immense venait de nous étreindre à la vue de ce spectacle inattendu. Ces premières strophes de *Mirèio* que nous savions par cœur, que nous nous récitons à nous-mêmes, chaque fois que dans la Crau, vers la mer, dans les blés, le silence nous permettait de prononcer les paroles sacrées; ces vers qui avaient fait la joie de notre jeunesse, qui étaient entrés, sitôt qu'elle fut ouverte, dans notre imagination pour l'enchanter et l'enivrer, ces vers c'était lui qui les disait aujourd'hui, lui le maître, le patriarche, le seigneur père. Il avait cueilli d'une seule brassée toutes ces fleurs qui nous émerveillent et les avait répandues sur nous.

Nous pensions à cela dans cette allée des Alyscamps où nous étions venus nous réfugier pour fuir les Mireilles parisiennes qui devaient maintenant se trémousser du côté des Lices dans des costumes qu'elles ne savaient pas porter et qui pourtant mettent, si aisément en valeur l'incomparable beauté des nobles filles d'Arles.

Et tandis que nous nous remémorions ces choses, nous vîmes venir vers nous trois jeunes hommes. Ils vinrent jusqu'à la grille de la chapelle de Saint Honorat, où nous nous trouvions et, sans se soucier de notre présence, l'un d'eux après avoir gravi les trois marches, se tournant vers ses deux compagnons, dit le plus simplement du monde, la poésie de Mistral qui se trouve dans le recueil des *Iscolo d'Or*: la Communion des Saints.

Est-ce le calme de cette nuit solennelle, est-ce l'endroit sacré où nous étions, est-ce la poésie elle-même ou bien encore la voix musicale du récitant qui disait les vers immortels avec une remarquable pureté d'accent, qui nous impressionnaient si vivement? je ne sais, mais je ne crois pas avoir ressenti de ma vie une émotion plus douce.

Quand il eut fini, le jeune homme rejoignit ses amis et tous trois s'éloignèrent à travers les tombeaux que baignait la lumière de la lune. Et moi je bénissais mon pays de Provence qui permettait à ses enfants de lui donner de si simples, de si jolies manifestations d'amour.

Car ne vous y trompez pas, ce sont ces jeunes hommes qui représentent la Provence, mais la Provence silencieuse et grave celle que les badauds ne connaissent pas. Ce ne sont ni des hâbleurs, ni des pérorateurs, ni des déclamateurs; ils ne font partie d'aucune caste, d'aucune école; ils ne sont ni des *fen de bru* ni des *tutu panpan*, vocables méprisants sous lesquels les ignorants des pays brumeux affectent d'englober tous les méridionaux.

Grâce à Dieu et à Sainte Estelle, il y a déjà beaucoup de ces jeunes gens dans notre pays, de ces fiers Provençaux qui ont tété du bon lait, et c'est en eux que le maître a placé son espoir car ils sont l'avenir, ils savent le secret et ils s'emploieront de toutes leurs forces pour que le pur édifice ne tombe pas en ruine.

A Saint-Rémy il n'y eut rien de pareil. Au milieu de la cohue énorme qui encombra la place principale, se voyait, sur un socle de bois peint, le buste de Gounod qu'on venait de dresser là en souvenir du séjour que le musicien fit dans la ville au temps où il composait la musique de Mireille. L'œuvre est bien venue, la face est énergique et douce. La tête est un peu penchée de côté et les yeux paraissent perdus dans le monde mystérieux de l'inspiration. Pourtant, quand je vis ce buste pour la première fois il semblait écouter d'une oreille irritée l'ouverture de Tannhäuser, que la musique des Equipages de la Flotte jouait derrière lui.

La représentation de Mireille donnée en plein air dans le vallon de Saint-Clerc où Gounod aimait, paraît-il à se promener, fut vraiment belle. Elle constituait l'attrait principal de la journée, et les organisateurs doivent être félicités pour avoir si parfaitement réussi la partie la plus difficile de leur programme. Comme dans presque toutes les représentations de plein air, le spectacle le plus intéressant a été constitué par le cadre et par le public. Ce théâtre dans un vallon, en pleine nature, posé là sans préparation, improvisé peut-on dire, était extrêmement pittoresque. La foule considérable qui l'emplissait, éparpillée partout dans la colline, a paru prendre un très grand plaisir à cette extraordinaire représentation de l'opéra comique de Gounod. Elle montra de l'enthousiasme et de la bonne humeur et ne manifesta aucune surprise des invraisemblances de la mise en scène.

Au premier entr'acte, M. Jean de Servières vint dire une poésie en l'honneur de Mireille qui fut très applaudie et au deuxième acte, la farandole fut dansée par un groupe de farandoleurs provençaux. En ce temps de Cake Walk et de Tango, cette danse grave et noble nous fit mieux apprécier le bon goût de nos ancêtres et l'excellente besogne que font ceux qui s'emploient à maintenir et à sauver de la déroute générale d'aussi jolies traditions.

Je me garderai bien de tirer la moralité de ces fêtes. Je crains, si je le faisais selon mon cœur, d'aller du côté où personne ne se trouverait. Cependant ce n'est pas la crainte de me trouver seul de mon avis qui me fait hésiter aujourd'hui: Je suis assez habitué à ne pas partager l'opinion générale pour m'effrayer de cette solitude. Mais, je le répète, M. Barlatier a dit excellemment dans son étude, tout ce qu'il fallait dire.

Toutefois, je puis bien ajouter ceci: Au cours de cette représentation j'ai souvent regardé Mistral assis à côté de Mlle Priolo, charmante sous ses voiles blancs. La Reine du Félibrige et le cher et grand poète applaudirent à diverses reprises, cette Mireille et ce Vincent qui chantaient et qui parlaient si bien. Et tandis que sur la scène, Mireille se lançait à gosier perdu dans la valse, ou minaudait:

— Oh! c'Vincent. Oh! c'Vincent.

Je me souvenais d'une petite histoire que Mistral nous raconte dans ses mémoires.

Il nous parle d'un enfant qui fut élevé dans un mas en compagnie des bouviers, des faucheurs et des pâtres. Quand dans ce mas parfois passait un bourgeois, de ceux qui affectent de ne parler que le français, l'enfant était tout étonné et même humilié de voir que ses parents devenaient tout à coup respectueux pour ce bourgeois comme s'il leur était supérieur.

— Pourquoi demandait-il, cet homme-là ne parle pas comme nous?

— Parce que c'est un monsieur, lui répondait-on.

— Eh bien alors, faisait-il, d'un petit air sauvage, moi je ne veux pas être un monsieur.

Et chaque fois qu'une pareille visite se produisait, l'enfant allait se cacher dans le pailler d'où il ne sortait que quand le visiteur était parti.

J'avoue que je suis comme cet enfant dont parle Mistral. Chaque fois que Mireille doit chanter et parler en français, j'ai envie d'aller me cacher. Mais le métier a ses exigences. J'assiste donc à ces représentations. Seulement j'éprouve après, le besoin de me purifier et je me réfugie dans le deuxième chant de *Mirèio* d'où je sors ébloui, car rien au monde, aucune musique, fut-elle de Gounod, ne saurait en accroître la splendeur.

Et alors j'ai moins d'amertume contre ceux qui de la *chato de Prouvènço* firent une demoiselle qui ne parle plus comme nous.

Sauveur SELON.